

Le docteur Ruffier était un grand gaillard à la forte carrure, son abondante chevelure encadrait un vaste front et ses yeux pétillaient derrière des lunettes à gros verres. C'était une force de la nature, s'employant à dépenser par la culture physique et le vélo une énergie dont il avait à revendre. Il avait ouvert à Paris une salle où il enseignait une méthode de culture physique qu'il avait mise au point. Dans ce domaine aussi il faisait du prosélytisme, de la vulgarisation. Mais ce sujet quelque peu aride ne lui permettait guère d'être lyrique. C'était surtout un cycliste passionné. Il aimait à « se tirer une bonne bourre », comme on dit dans notre jargon, avec d'aussi enragés que lui, le dimanche matin, avant de s'attabler en quelque auberge pour un déjeuner pantagruélique. Car il avait un solide appétit et des idées personnelles quant à la diététique sportive : les pédalées effrénées, les abondantes suées permettaient de brûler viandes et vins sans aucun problème, alors pourquoi s'en priver ? Reconnaissons qu'il savait aussi déjeuner, faute de mieux, d'un quignon de pain... arrosé d'un bidon de vin blanc. Ruffier était par nature un anticonformiste, et ses idées particulières ne se limitaient pas à la diététique ; elles le conduisaient en des voies où il était parfois difficile de le suivre. Adeptes de la simplicité, ne préférait-il pas, au phare électrique du vélo moderne, le lampion de papier à bougie ? Et ne prêchait-il pas, pour le tourisme, le vélo de course à pignon fixe et un seul développement, deux à la rigueur pour la montagne ? Foin du dérailleur, source de complications, dont on n'a pas besoin quand on sait pédaler ! Il rejoignait en cette radicale opinion Henri Desgrange, le père du Tour de France. Mais Desgrange montait le Galibier en automobile alors que Ruffier l'affrontait à vélo et, conséquence de son choix mécanique spartiate, le terminait à pied, malgré ses qualités athlétiques. Ce choix, il l'avait imposé à son épouse et à son fils, ce qui dégoûta l'une du tandem et l'autre de la bicyclette. En âge de décider seul, le jeune homme ne voulut plus jamais entendre parler de vélo, tant il avait de mauvais souvenirs des coups de pompe magistraux essuyés au cours des sorties dominicales avec son père. Et Madame Ruffier, qui s'était échinée à gravir des montagnes inhospitalières, préféra la confortable automobile et les vacances à la mer.

Auxerre–Dijon–Genlis

*Il faut partir tôt – Rencontre du Tour de France
Le vélo et l'élégance vestimentaire*

Le 18 juillet, j'avais à traverser toute l'illustre et riche Bourgogne, fort décidé à terminer mon étape aux confins du Jura. Il me tardait d'arriver à la montagne, et je n'avais point l'intention de baguenauder sur la route ; tant pis pour les curiosités et beautés rencontrées.

Malheureusement, je ne quitte Tonnerre qu'assez tard, à neuf heures. C'est une grande faute, dont je ne suis d'ailleurs pas responsable. J'ai usé de l'hospitalité d'amis que j'ai en cette ville. Cordialement accueilli, plantureusement nourri, confortablement couché, il ne m'a pas été possible de froisser tant de bienveillance par un départ précipité et furtif à quatre heures du matin ; et ces braves gens n'ont pu penser qu'ils m'auraient fait plaisir en me priant de les quitter si tôt. Ainsi, quoi qu'on en ait, on ne peut se soustraire complètement aux usages sociaux, et, pour n'avoir pas secoué le joug de la civilité puérile et honnête, j'aborde, sous un soleil déjà éclatant, les dures rampes qui s'échelonnent dès la sortie de Tonnerre.

Tout en pédalant, je rumine de stériles regrets. Car c'est aux premières heures du jour, dans la fraîcheur et la solitude matinale, que le cyclisme est le plus agréable. Il ne faut jamais manquer, lorsqu'on voyage à bicyclette, de partir à l'aube, quitte, si l'on n'a pas assez dormi, à faire une sieste aux heures chaudes de l'après-midi. Outre que l'on n'a point à souffrir du soleil et de la poussière, on possède la route, toute la route, à soi tout seul. Car c'est une légende que celle de l'actif et robuste laboureur, levé dès potron-minet et fécondant la terre au chant de l'alouette. De nos jours, les paysans dorment d'un sommeil aussi prolongé que les citadins ; ce n'est qu'à sept et même huit heures que les villages commencent à s'éveiller, que les boutiques s'ouvrent, que les commères balaiant le pas des portes, que charrettes sortent des remises et bestiaux des étables. Certes, à l'aurore, on voit parfois des vieillards insomniaques sortir de leur chaumine, et quelques ouvriers agricoles se rendre à des

pion de son jeune frère Louis, il dressa dans sa prodigieuse mémoire tout un plan de ce qu'il y aurait à faire pour rétablir l'ordre, la justice et la prospérité en France. Et il ne s'accordait, certes, aucune chance de réaliser ses rêves. Mais quand un merveilleux hasard mit la Nation en son pouvoir, il n'eut qu'à la faire profiter de ses souffrances et de ses méditations d'Auxonne. Et cela alla fort bien pendant près de dix ans.

Mais déplorablement marié, assommé de ses frères, soeurs et parents de tout lignage, il perdit le goût, qu'il avait naturellement, de « rester à la maison ». Il courut l'Europe, et mena campagne sur campagne, parce qu'il n'y avait qu'à la tête de son armée qu'il était à l'abri des scènes de famille. Il fit la guerre au monde parce que chez lui il ne pouvait avoir la paix. Même sa dromomanie, qui n'était qu'un grand besoin d'activité corporelle, aurait pu être satisfaite par des jeux innocents. Si cette stupide famille s'y était prêtée. On sait qu'il aimait jouer aux barres, et qu'à la Malmaison, il en organisa des parties auxquelles il prenait un plaisir extrême. Mais quoi ! ces péronnelles, ces aides de camp, tous ces courtisans de sa jeune gloire, nourrissaient d'autres ambitions que de bien courir à pied. Ils ne jouèrent aux barres que parce qu'il fallait obéir au Premier Consul ou, tout au moins, ne le contrarier en aucune de ses fantaisies. Mais comme il avait du tact, il sentit la condescendance, et n'en voulut pas. Il remonta à cheval : et son cheval le conduisit aux aventures.

Hélas ! sa puissance lui fournit du confort, même à la guerre. Il devint gras, et ce fut la fin de tout..

À la sortie d'Auxonne, je quitte la grande route nationale que je suis depuis Paris. La carte m'indique que je puis gagner Besançon sans passer par Dole, et par un itinéraire un peu plus court. Il ne faut pas manquer l'occasion d'aller voir ce qui se passe à l'intérieur des terres, dans ces mystérieuses contrées étendues à perte de vue à droite et à gauche de la ligne du chemin de fer et de la route nationale. Les grandes voies de communication sont des tentacules émanées des villes et elles gardent tout au long de leur trajet quelque chose de leur origine. Les bourgs et villages traversés sont des cités en réduction ; les habitants ont des idées, des mœurs, des vices de petits bourgeois ; toute l'activité de ces gens est tournée vers la ville

Préface	7
Considérations générales	11
Paris – Auxerre	16
Auxerre – Dijon – Genlis	22
Auxonne – Besançon – Lods	29
Pontarlier – Saint-Claude – Lajoux	35
Lajoux – Bellegarde – Saint-Julien	42
De Saint-Julien au Col d’Anterne	49
Sallanches – Chamonix –Megève	56
Megève – Flumet – Albertville –La Chambre	63
Briançon – Barcelonnette – Allos	73
Castellane – Salernes	81
Salernes – Les Lecques	88